

Francesco Pittau

La quincaillerie des jours

Postface
Gil Jouanard

Collection Pleine Lune

LXXX.

Se contenter
de ce que l'on n'a pas
se rassasier
des appétits insatisfaits
se rouler
dans les fleuves à sec
et rêver
de la réalité.

LXXXI.

Je suis la vache
allongée
sous l'arbre
pour éviter le soleil
caniculaire
qui fait tourner le lait.

LXXXII.

Dans l'armoire
aux conserves
j'ai rangé ma vieille
colère
celle qui grigne
celle qui grogne
je l'entends râler
et rager
pendant que je tartine
du soleil sur mon pain blanc.

LXXXIII.

Le bonheur
a des yeux de vache.

LXXXIV.

J'ai souvenir
de ce mot
que tu prononçais
du bout des lèvres
comme un délice
sucé.

LXXXV.

Au milieu de la route
dans le silence
perpendiculaire
le troupeau de moutons
attend patiemment
que je ne passe pas.

LXXXVI.

C'est une odeur
de vanille
qui m'a frappé
par surprise
en plein pif
vers 15h
et aux environs
de 22h je ne m'en suis
toujours pas remis
comme si j'avais rencontré
dieu lui-même
dans un ascenseur.

LXXXVII.

Elle me parle
de ses villes
de ses jours
enfuis
de ses désirs
de ses oublis
de ses ennuis
de ses regrets
de ses remords
je lui parle
de mes silences.

LXXXVIII.

Debout sur le toit plat
nous regardions
l'horizon brûler
dans la nuit
parfumée
et j'entendais presque
le crépitement
des herbes enflammées.

LXXXIX.

Les jarres semblent
dormir
dans un coin près du bassin
ombragé par les amandiers
et les citronniers
parcourus
de bas en haut
par des légions de fourmis
infatigables
jour et nuit.

XC.

Je me suis assis
sur l'herbe
juste devant la maison
d'où sortent de temps
en temps
des cris et des imprécations
peuplées de misère.

XCI.

Comme la vie est longue
comme la vie est courte
comme la vie est joyeuse
comme la vie est monotone
comme la vie est.

XCII.

Sur la feuille de papier
quadrillé
une mouche dort
je n'ai pas dérangé ses rêves
— si les mouches rêvent.

XCIH.

Passant le long
des champs de maïs
accablés par la chaleur
de l'été
j'ai pensé tout à coup
à la muraille de Chine
que je n'ai jamais vue
et à ces milliards de Chinois
que je ne verrai jamais.

XCIV.

Quand je craque une allumette
pour allumer la gazinière
je la laisse brûler
jusqu'à ce qu'elle atteigne
presque la pulpe
de mes doigts
et que je sente sa petite fureur
d'exister
amplifier au fur et à mesure
qu'elle touche à sa fin.

XCV.

Tu espères que tout cela
n'est qu'une blague
de potache mal élevé
tu espères que tout cela
va trouver une bonne fin
et je me retiens de te répondre
que tout cela n'existe pas.

XCVI.

Mal-aimant

mal-aimé

mal-heureux

mal-appris.

XCVII.

J'aime les terrasses
d'où je vous vois passer
avec nonchalance
ou empressement
avec colère
ou bienveillance
j'aime les terrasses
d'où je vous vois disparaître
au coin de la rue
en me laissant
un tout petit bout de votre vie.

XCVIII.

J'ai beau siffler
rameuter les chiens
afin de rassembler le troupeau
les mots font ce qu'ils veulent
certains jours
et quand j'en trouve un
planqué sous le canapé
je ne me permets même pas
de le ramasser
tant il est en mauvais état
— alors je prends un thé.

XCIX.

Ce grand cet immense
silence des villes
sous la pluie.

Postface

C'est en déambulant, nez au vent et mains croisées derrière le dos à la façon d'un penseur péripatéticien au sein de l'agora athénienne, au gré des allées et des culs-de-sac labyrinthiques de Facebook, que je suis tombé sur un parti compact et franc comme un sou neuf de poètes en liberté. De ceux qu'on a fini par perdre de vue sous les assauts dédaigneux de ceux qui s'attribuaient eux-mêmes, naguère, le label collectif, éminemment flatteur, de « représentants de la modernité ».

À les lire, ces rescapés du tsunami ravageur de la mode, un odorant bouquet de noms familiers, chaleureusement mais aussi espièglement, éclairés par les doux reflets de la chandelle bachelardienne, est aussitôt monté à l'assaut de ma mémoire, y délogeant le souvenir de lectures où n'avait cessé de venir se désaltérer tout en s'y augmentant sans cesse, ma soif de poésie.

Parmi ces bienheureux survivants figurait Francesco Pittau, infatigable cuistot d'une poésie *al dente*, sortie de la marmite de Dagda (chaudron de jouvence des Celtes anciens) avec cette fermeté, toutefois souple, qui n'attend qu'un filet d'huile, une gousse d'ail et une graine de piment de Cayenne pour vous mettre en appétit de lecture. Un régal, ou mieux encore *un regalo*, pour faire allégeance aux mannes de notre Sarde d'Outre-

Sambre-et-Meuse. Un cadeau, donc, puisque tel est le sens de *regalo* en italien.

Pas étonnant, puisque ce Gallo--Siculo-Sicane a nourri sa verve lectrice de la saveur naturelle et cependant subtile qui se dégage des merveilles inépuisables enchâssées dans le corps des textes sans chichi ni envolées lyriques d'un Reverdy, d'un Follain et d'un Godeau, géniaux poètes dédaigneux vis-à-vis de toutes les modes de passage.

Dans la *gueule d'atmosphère* de cette poésie-pour-tous (à l'exception de ceux qui ne savent la déguster que coupée de tranches de prouesses lexicales aromatisées au parfum d'esperluette) on peut même reconnaître le *tendre et dangereux visage de l'amour*, et celui de la Barbara de cette Brest, *dont il ne reste rien*.

Du coup, avec le bienveillant sourire gouailleur de Prévert, on peut entendre, au loin c'est-à-dire tout près de notre oreille interne

*Ce grand cet immense
silence des villes
sous la pluie*

dont Francesco nous gratifie.

Tendons l'oreille : on y reconnaîtra la vie, la vie, telle qu'en poésie l'instant furtif la change.

Gil Jouanard